

**LES BARBONS
AMOUREUX**

ET RIVAUX DE LEURS FILS.

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

CHEVALIER, Jean Simonin dit

1663

Texte établi par Ernest FIEVRE, janvier 2017.

Licence Creative Commons : Attribution - Pas d'Utilisation
Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

**LES BARBONS
AMOUREUX**

ET RIVAUX DE LEURS FILS.

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS

M. DC. LXIII. Avec Privilège du Roi.

**À MONSIEUR DE LA MARLIÈRE,
PREMIER CAPITAINE COMMANDANT
LE RÉGIMENT DE LORRAINE, ET
MARESCHAL DE BATAILLE ES ARMÉES
DU ROI.**

MONSIEUR,

Après les bontés que vous m'avez témoignées, et les charmantes caresses que vous m'avez faites, il semble qu'il y aurait une espèce d'ingratitude en moi, si je ne vous offrais cet Ouvrage, non pas comme un remerciement des faveurs que j'ai reçues de Vous ; mais seulement pour vous faire voir l'envie que j'ai de le reconnaître, si j'avais quelque chose de proportionné à vos mérites. Quand je songe que j'ose donner des BARBONS, qui n'ont rien que folâtre dans leurs actions, à un Homme qui n'en a jamais fait que d'héroïques ; il faut que j'avoue que c'est une témérité à moi qui n'eut jamais de semblable, et que si je ne vous avais demandé la permission de vous les présenter, et que Vous ne m'eussiez promis avec votre bonté ordinaire, de les agréer je n'aurais jamais osé Vous les offrir, tant je tremble à vous faire un présent si peu digne de Vous. Cependant, MONSIEUR, puisque Vous daignez le recevoir, ayez un peu de complaisance, et pour l'Auteur, et pour la Pièce, si jamais Vous Vous abaissez jusqu'à la lire, parce que comme les perfections et les défauts sont incompatibles, lorsque vous qui n'avez rien que de parfait, viendrez à regarder cet Ouvrage, qui n'a rien de bon que la gloire de Vous être offert, Vous pourriez, peut-être, au lieu de vous y divertir, y rencontrer des causes de chagrin : c'est pourquoi je vous ai préparé à toute indulgence possible, si vous voulez vous obliger vous-même, en obligeant l'Auteur, qui n'a point eu d'autre dessein en vous consacrant ce Poème, que de le rendre immortel sous la faveur de Votre Illustre Nom, qui me facilitera les moyens de laisser d'éternelles marques de la passion le plus sincère dont on puisse être, MONSIEUR, Votre très humble, et très obéissant serviteur,

CHEVALIER.

À MONSIEUR DE LA MARLIÈRE.

SONNET.

Vous voyant posséder des talents merveilleux,
Je brûle de vanter votre Valeur extrême ;
Mais ne sachant pas faire un Vers miraculeux,
Comment exalterai-je un mérite suprême ?
Il faudrait exceller en langage des Dieux,
Pour louer un Guerrier, qu'on révère, qu'on aime,
Dont les fameux exploits font qu'on dit en tous lieux,
Qu'on ne voit rien de semblable à lui-même.
Ma Muse, quoique faible, efforce ici ta voix,
Et fais, si tu le peux, connaître à cette fois,
Que d'une noble ardeur, tu te sens animée ;
Mais comme il a le coeur plus grand que l'Univers,
Le rayon de sa Renommée, Fait cent plus de bruit qu'un million de
Vers.

CHEVALIER.

NOMS DES ACTEURS.

BONIFACE, Père de Polixène et de Lucidor, et Amant d'Aminte.
POLICARPE, Père d'Aminte et de Clidamant, et Amant de Polixène.
CLIDAMANT, Fils de Boniface, et Amant de Polixène.
LUCIDOR, Fils de Boniface, et Amant d'Aminte.
POLIXENE, Fille de Boniface, Amante de Clidamant.
AMINTE, Fille de Policarpe, et Amante de Lucidor.
GUILLOT, Valet de Clidamant, et Amant de Béatrix.
RAGOTIN. Valet de Lucidor, et amant de Lisette.
BEATRIX, suivante de Polixène.
LISETTE, suivante d'Aminte.

*La Scène est proche des maisons de Boniface et de
Policarpe.*

ACTE I

SCÈNE I.

Clidamant, Guillot.

CLIDAMANT.

Que je serais à plaindre en l'état où je suis,
Si je ne t'avais pas pour dire mes ennuis.
Apprends, mon cher Guillot, que j'aime Polixène,
Que ce charmant objet cause toute ma peine.
5 Et Lucidor son frère, aimant ma soeur aussi,
Nous pourrons, que je crois, nous rendre heureux ainsi.

GUILLOT.

Courage, nous voilà tous remplis d'amourette,
Lucidor aime Aminte, et son valet Lisette,
Vous aimez Polixène, et j'aime Béatrix,
10 À ce que je puis voir, nous sommes tous d'un prix.
Mais ce n'est pas là tout ce qu'amour a su prendre.
Vos deux pères, je crois, sont aussi pris du tendre ;
Car je les vois toujours ensemble conférer,
Et tout leur entretien n'est que de soupiner.
15 Vous les verrez bientôt en ce lieu l'un et l'autre,
Parler de leur amour, daignez songer au vôtre,
Empaumez Lucidor, il doit venir ici,
Pour moi de Béatrix je fais tout mon souci.

CLIDAMANT.

Nos pères amoureux ? Cela n'est pas croyable,
20 Un Amant à leur âge, est toujours méprisable,
Les soupirs des vieillards sont soupirs superflus,
Ils ont beau soupiner, on ne les entend plus ;
Mais pour les jeunes gens il n'en est pas de même :
Enfin, tu sais Guillot, ma passion extrême...

GUILLOT.

25 Et bien pour la savoir, en suis-je bien plus gras.

CLIDAMANT.

Non, mais j'espère bien que tu m'y serviras.

Empaumer : Recevoir une balle, un
éteuf dans la paume de la main ou en
pleine raquette, et les relancer avec
vigueur. Empaumer la balle.
Empaumer quelqu'un, se rendre maître
de son esprit.[L]

GUILLOT.

C'est fort bien espérer.

CLIDAMANT.

Ne suis-je pas ton Maître ?

GUILLOT.

Vous ne savez que trop me le faire connaître.
D'abord que quelque avis vous est donné par moi.
30 Coquin, me dites-vous, c'est bien à faire à toi,
De venir discourir, il vaudrait mieux te taire,
Ce faquin veut ici trancher du nécessaire,
Faire l'olibrius, cessez petit mignon,
De traiter avec moi de pair à compagnon,
35 Et gardez le respect d'une telle manière,
Que nous ne vivions plus tant à la familière ;
Voilà le beau régal que me font vos discours ;
Mais alors qu'il vous faut servir dans vos amours,
Peste, que vous savez bientôt changer de note !
40 Vous vous radoucissez d'une façon bigote,
Cher Guillot, dites-vous, rien n'est égal à toi,
Tu mérites beaucoup, je t'aime plus que moi :
Quoique simple valet, tu ne tiens rien du rustre,
Mille perfections qui te rendent illustre,
45 Me font avoir pour toi tout à fait du penchant ;
Et puis quand vous avez fait le bon chien couchant,
Que vous croyez de moi n'avoir jamais affaire,
Vous m'envoyez au diable, et sans autre mystère :
Monsieur, je ne suis plus d'humeur à le souffrir,
50 Rêvez, mourrez d'amour, je vous verrai mourir.

CLIDAMANT.

Tu n'as point de pitié d'un Amant misérable ?

GUILLOT.

N'en ayant point pour moi, je suis impitoyable.

CLIDAMANT.

Quoi, sans être touché tu verrais mon trépas ?

GUILLOT.

Monsieur, je vous connais, que vous n'en mourrez pas.
55 La mort est un chemin qu'il nous faudra tous suivre ;
Mais pour mourir d'amour, vous aimez trop à vivre :
Vous me direz encor, je me meurs, bien des fois,
Pendant que je vous voie arriver aux abois ;
Vous êtes tous les jours près de quelque Maîtresse,
60 Faire le transi, l'Amant plein de tendresse,
Et puis tout aussi tôt qu'elle a le dos tourné,
Une autre qui survient vous rend passionné ;
Si bien que l'on vous voit mourir pour la dernière,
Comme vous aviez fait déjà pour la première :

Olibrius : Terme familier. Celui qui fait le méchant garçon ou l'entendu, et qui n'est le plus souvent que ridicule. [L]

Faquin : Fig. Un homme de néant, mélange de ridicule et de bassesse. [L]

Bigot : Qui est livré à une dévotion étroite et superstitieuse. [L]

Chien couchant : Fig. Faire le chien couchant, flatter bassement quelqu'un pour gagner ses bonnes grâces. [L]

65 Et vous ne trépez jamais qu'en vos amours,
Monsieur, je crois ma foi, que vous vivrez toujours.

CLIDAMANT.

C'est bien à vous maraud, à me railler de même.
Savez-vous bien qu'après votre insolence extrême
Je devrais vous casser les jambes et les bras ?

Maraud : Terme injurieux qui se dit des gueux, des coquins qui n'ont ni bien ni honneur, qui sont capables de faire toutes sortes de lâchetés. [F]

GUILLOT.

70 Vous m'obligerez fort en ne le faisant pas.

CLIDAMANT.

Parlant comme tu fais, je le devrais bien faire.

GUILLOT.

Vous n'auriez puis après qu'à me mettre en galère
N'ayant jambes ni bras, je ramerais fort bien.

CLIDAMANT.

75 Tais-toi, double coquin, et ne me dis plus rien,
Je suis las d'écouter tes sottises railleries,
Finis donc promptement toutes ces momeries,
Et songe seulement que j'ai besoin de toi.

GUILLOT.

80 Votre commandement fait ma règle et ma loi,
Je prétends vous servir en valet admirable,
Et suis autant à vous, qu'un Sergent est au Diable.

CLIDAMANT.

Paix-là, j'entends quelqu'un, viens-t-en prendre un billet,
Que tu feras tenir à mon aimable objet.

Puis après : Ensuite. [L]

SCÈNE II.

Lucidor, Ragotin.

LUCIDOR.

Ah ! Mon cher Ragotin, que l'amour me tourmente.

RAGOTIN.

85 Monsieur, je crois plutôt que le Diable vous tente,
Depuis que votre Aminte enfin vous a parlé,
Vous êtes plus chagrin qu'un homme ensorcelé :
Vous ne sauriez durer un seul moment en place,
Vous allez devenir plus sec qu'une carcasse,
Et votre Ragotin plus maigre qu'un hareng ;
90 Monsieur, ne courons plus en Chevalier errant,
Demeurons en repos, j'aime aussi bien qu'un autre ;
Mais courir sans manger, il y va trop du nôtre :
Encor alors qu'on a bien dîné, bien dormi,
On peut faire l'amour lors en diable et demi ;
95 Faites-le donc ainsi, c'est la belle manière,
Sinon nous nous voyons à notre heure dernière,
Nous allons trépasser, il n'est rien plus certain,
Car vous mourez d'amour, et moi je meurs de faim.

LUCIDOR.

100 Est-on jamais gourmand... mais j'aperçois mon père,
Entrons, je t'instruirai de ce qu'il faudra faire.

SCÈNE III.

BONIFACE, seul.

Amour, jeune insolent, petit enfant brutal,
Qui m'embrases le coeur ainsi qu'un arsenal,
Tu ranimes mon corps d'une naissante flamme,
Pourquoi venir encor t'emparer de mon âme ?
105 À mon âge, amoureux ! C'est sur le tard Jacquet ;
Eh quoi, ne suis-je pas un vieillard guilleret ?
Portrait : de belle humeur ? De bonne compagnie ?
Qui peut donc empêcher que je ne me marie ?
Puis-je pas être encor par l'amour enchaîné,
110 Beau comme Cupidon ? Mais enfin c'est l'aîné,
Car je ne puis passer, quoi que je puisse faire,
Pour autrè que l'aîné, si je ne suis son père ;
De sorte que j'ai beau paraître goguenard,
Je ne passerai plus que pour un vieux pénard ;
115 Si faut-il toutefois que dans ce jour je harpe,
L'objet qui m'a ravi, mais le vois Policarpe,
Que diable pourrait-il venir chercher ici ?

Goguenard : Qui est plaisant, qui a coutume de dire des mots pour rire. [F]

Harper : Vieux mot qui signifie, Se quereller, se prendre au collet, aux cheveux. [L]

Jacquet : un badin, un niais. [O]

Pénard : Terme de dénigrement. Vieux penard, ou, simplement, penard, vieillard usé. [L]

SCÈNE IV.
Boniface, Policarpe.

POLICARPE.

Amour, pourquoi viens-tu me donner du souci ?
Qui t'oblige, dis-moi, d'être si téméraire,
120 De me venir chercher ? Mais quel remède y faire ?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'amour nous apprend
Qu'il n'épargne non plus le petit que le grand,
Puisqu'il est assuré qu'aussi bien il attrape,
Le vieillard que le jeune, et qu'aucun n'en échappe,
125 Je me console donc de m'en voir accablé ;
Me voilà, Dieu merci, pris comme dans un blé,
Et si je ne sais pas si ce qui m'a su prendre,
Aura bien la bonté de me vouloir entendre,
Boniface, qui peut vous amener ici ?

Blé : Fig. Être pris comme dans un blé, être attrapé de manière à ne pas pouvoir s'échapper. [L]

BONIFACE.

130 C'est mon amour, et vous.

POLICARPE.

Et c'est le mien aussi.

BONIFACE.

Vous êtes amoureux, ô mon cher Policarpe ?

POLICARPE.

L'amour nage en mon corps, comme dans l'eau la carpe.

BONIFACE.

Et moi, ce même amour dont je suis prisonnier,
Me trotte au corps aussi comme rats au grenier.

POLICARPE.

135 Vous aimez donc bien fort ?

BONIFACE.

Fort comme tous les diables.
Et vous, comme aimez-vous ?

POLICARPE.

Mes ardeurs sont semblables.

BONIFACE.

Nous voilà donc tous deux amoureux comme il faut.

POLICARPE.

L'amour n'a point encor produit un feu si chaud.

SCÈNE V.

Boniface, Policarpe, Guillot.

GUILLOT, les voyant et les oyant parler.

140 Voici le mois de Mai que les Ânes hennissent,
Car je crois que je vois deux qui se divertissent.

BONIFACE.

Partons, j'entends quelqu'un qui nous pourrait troubler.

POLICARPE.

Cherchons quelque autre endroit où nous pouvoir parler.

Ils sortent et Guillot demeure seul.

SCÈNE VI.

GUILLOT, seul.

Comment donc ces vieux fous, cadets à barbe blanche,
Veulent tâter d'amour encore quelque tranche !
145 C'est bien à vous, ma foi, trop débiles Bardons,
De vous amouracher, froids comme des glaçons.
Ah ! Monsieur Policarpe, et monsieur Boniface,
Pour de l'amour, je crois que l'on vous en fricasse.
Cessez donc vos ardeurs, car il est peu d'objets,
150 Qui veuillent s'enrôler avec de tels cadets.
Et qui diable seraient les pauvres créatures,
Qui se voudraient charger de vos vieilles fressures,
Celles qui vous auraient feraient tous leurs efforts
À vous faire passer promptement chez les morts.
155 Messieurs les Roquentins, si vous m'en voulez croire,
Loin de faire l'amour, amusez-vous à boire :
Le bon vin, ce dit-on, est le lait des vieillards
Buvez-en votre saoul, plutôt qu'être cornards,
Car un vieillard qui prend une jeune fillette,
160 De syndic de cocus une charge il achète.
Le vieillard pourrait-il jamais s'en exempter,
Si le jeune homme même a peine à l'éviter ?
Non, demeurons d'accord dans cette conjoncture,
Que quiconque en échappe, est aimé de Nature.

Fressure : Terme de boucherie. Les gros viscères qui se tiennent, comme les poumons, le coeur, le foie. Fig. et très familièrement. Le coeur, le foie où s'excitent les désirs. [L]

Roquetin : Vieillard ridicule et qui veut faire le jeune homme. [L]

SCÈNE VII.
Guillot, Ragotin.

165 Serviteur.

RAGOTIN.

GUILLOT.
Dieu te gard, qui t'amène en ce lieu ?

RAGOTIN.
Désires-tu l'apprendre ?

GUILLOT.
Et je t'en prie.

RAGOTIN.
Adieu.

GUILLOT.
D'où vient que tu t'en vas quand je te le demande ?

RAGOTIN.
Ta curiosité paraît un peu trop grande ;
Et pourquoi me viens-tu questionner ainsi ?

170 Pour savoir ton dessein.

RAGOTIN.
Tu prends trop de souci,
De quoi te mêles-tu ?

GUILLOT.
De ce que je désire.

RAGOTIN.
Tu crois donc que je sois un homme à te le dire ?

GUILLOT.
Oui, je le crois sans doute.

RAGOTIN.
Et moi je n'en crois rien.
Tu le veux donc savoir ?

GUILLOT.
Oui, je le voudrais bien.

Dieu te gard : licence poétique, Dieu te garde.

RAGOTIN.

175 Apprends-moi donc aussi le sujet qui t'amène.

GUILLOT.

Le dirai-je à deux fois, ou bien tout d'une haleine ?

RAGOTIN.

Comme tu le voudras, je suis prêt d'écouter.

GUILLOT.

Et moi, je ne suis pas prêt à te le conter ;
Car en te le disant, je te ferais trop aise.

RAGOTIN.

180 Selon, si ce n'est point chose qui me déplaie ;
Mais que peut-ce être encor ?

GUILLOT.

De quoi te mêles-tu ?
Pour apprendre un secret, as-tu cette vertu,
Que l'homme doit avoir pour cacher et pour taire
Ce qui ne doit jamais être su du vulgaire ?
185 Sais-tu conserver ce qu'on appelle honneur ?
Et la discrétion règne-telle en ton coeur ?
As-tu l'esprit bien fait ? As-tu l'âme bien faite ?
Ta langue quelquefois n'est-elle point gazette ?
Ne vas-tu pas prôner ce qu'on t'a défendu ?

RAGOTIN.

190 Je ne dis jamais mot, dussé-je être pendu.

GUILLOT.

Je ne te dirai rien aussi, dussé-je l'être.

RAGOTIN.

Si tu ne me dis point pourquoi tu viens paraître
Je ne dirai point pour quoi je viens aussi.

GUILLOT.

Mais qui commencera le premier en ceci ?

RAGOTIN.

195 Afin que nul de nous n'ait aucun avantage,
Ensemble nous dirons quel est notre message.

GUILLOT.

Je le veux bien, parlons tous les deux à la fois.

RAGOTIN.

Nous nous étourdirons avecque nos deux voix.

GUILLOT.

Apprends-moi ton secret, cher ami, camarade.

RAGOTIN.

200 Je le veux bien, je viens pour faire une Ambassade,
Avec un billet doux.

GUILLOT.

Tu n'a pas mal parlé ;
Celui que j'ai, je crois, n'est ni doux ni salé,
Il est assaisonné d'une fort bonne sorte.

RAGOTIN.

Mais ne saurais-je point à qui ta main le porte ?

GUILLOT.

205 Oui, quand nous aurons fait nouvelles pactions.

RAGOTIN.

Quoi, faut-il faire encore d'autres conditions ?
Dis-le moi, je te prie, et bannis toute crainte.

GUILLOT.

Il est pour Polixène.

RAGOTIN.

Et le mien pour Aminte,
Ton maître a chez le mien le sujet de ses feux,
210 Et le mien chez le tien la cause de ses vœux !

GUILLOT.

La fille à Policarpe avec sa bonne grâce,
A su gagner le coeur au fils de Boniface.

RAGOTIN.

Celle de Boniface avec son air tentant,
Au fils de Policarpe en a fait tout autant.

GUILLOT.

215 On s'en va donc bientôt de nos deux maisonnées,
Si je ne suis trompé, faire deux Hyménées.

RAGOTIN.

Sans doute, et nous serons les plus heureux valets...

Paction : Ce mot aujourd'hui ne se dit
ordinairement qu'en parlant d'affaires,
et il signifie accord et convention qui
se fait entre quelques personnes. [R]

GUILLOT.

Oui, car nous nous voyons déjà porte-poulets.
N'est-ce point être aussi Postillons de Silvie ?

RAGOTIN.

220 Qu'y ferions-nous ? Ce sont commerces de la vie.

GUILLOT.

Mais, mon cher Compagnon, dis-moi, te plairait-il ?
Que l'on te fît passer pour un poisson d'Avril ?

RAGOTIN.

225 Souvent sans regarder avril, mai ni décembre,
On nous fait maquignons de haquenée en chambre.
Mais nous sommes ici des messagers d'honneur.

GUILLOT.

Oui bien, quant à présent, mais parfois serviteur,
Nous portons des poulets à certaines donzelles,
Lesquelles ont bien l'air de n'être pas pucelles :
230 Mais c'est galanterie, et tout cela n'est rien,
Celles où nous allons ce sont filles de bien,
Qui se gouvernent... Je n'en dis pas davantage,
Suffit, qu'elles n'ont rien en elle que de sage.

RAGOTIN.

235 Camarade en ce point, je ne dis oui, ni non.
Celle qu'on croit bien sage, est bien souvent guenon.
Et celle que l'on croit de même concubine,
Souvent est brave femme, et nous trompe à la mine.
Mais cher ami Guillot, j'aime un certain objet,
Dont je mettrais au feu le doigt.

GUILLOT.

240 Il brûlerait.
Toi-même, tu me viens de dire, que ces gueuses
En apparence sont toutes des affronteuses.

RAGOTIN.

Celle que je chéris n'aime au monde que moi,
Je t'en réponds, Guillot.

GUILLOT.

245 C'est bien répondre à toi.
On se croit bien souvent maître d'une friponne,
Laquelle cependant n'est qu'à qui plus lui donne ;
Mais quoi ? Puisqu'il faut se marier une fois,
Faisons-le, c'est à faire à s'en mordre les doigts.
Tu sais que nos objets doivent ici se rendre,
D'une aigrette de boeuf, tâchons à nous défendre.

Porte-poulet : terme inconnu. Probable valet qui portait des messages amoureux. Péjoratif.

Postillons de Silvie : terme inconnu. Postillon, courrier qui porte l'ordinaire [F]. Silvie pour la rime Silve : Pièce de poésie, composée dans un moment de fougue, et sans grande méditation. [Acad. 1762]

Hanequée : Cheval ou jument docile, et marchant ordinairement à l'amble. Fig. et familièrement. C'est une grande haquenée, c'est une grande femme mal faite et dégingandée. [L]

Maquignon : Qui vend des chevaux, ou le srefait, et qui couvre leurs défauts. Se dit au figuré des gens d'intrigue qui se mêlent de donner des avis, de faire des mariages, de vendre des Offices, des Bénéfices, et qui font tout autre trafic odieux. [F]

Donzelle : Fille ou femme de distinction. Fille ou femme de distinction. [L]

Guenon : Une femme de mauvaise vie. [L]

Gueux, gueuse : Familièrement. Être gueux comme un rat, comme un rat d'église, comme un peintre, c'est-à-dire être fort pauvre. [L]

Affronteur : Qui trompe. [L]

RAGOTIN.

250 Tous coups vaillent, Guillot, c'est à faire à cela.
Nous ne serons pas seuls avec ces armes-là.

GUILLOT.

Il est vrai qu'elles sont communes dans ce monde.
Moi qui te parle, j'aime une certaine blonde,
Qui me porte bien l'air de m'en faire tâter,
Quelque précaution que j'y puisse apporter ;
255 Mais songeons aux objets qui causent nos servages,
Songeons en même temps à faire nos messages.
Bon, voici justement celles que nous cherchons,
Abordons-les, Ragot.

RAGOTIN.

Je le veux, approchons.

SCÈNE VIII.

Guillot, Ragotin, Béatrix, Lisette.

GUILLOT.

Serviteur, Béatrix.

RAGOTIN.

260 Je tiens certain poulet... Ah ! Ton valet, Lisette.

GUILLOT.

Moi, certaine poulette,
Pour donner à l'objet, dont mon Maître est charmé.

RAGOTIN.

Et le mien pour celui dont mon maître est aimé,
Et tu peux bien penser que c'est pour ta maîtresse.

GUILLOT.

265 C'est à la tienne aussi, que ce billet s'adresse,
Enfin, nos Maîtres sont diablement amoureux.

RAGOTIN.

Et tu vois deux valets qui le sont autant qu'eux.

LISETTE.

Qui te charme, Ragot ?

RAGOTIN.

Ah ! Petite friande,

Pectorat : mot créé par l'Auteur pour désigner la poitrine.

Ragot te peut-il voir à moins qu'il ne se rende ?
Je sens mon pectorat tellement enflammé,
270 Que si tu ne l'éteins, me voilà consommé :
Tes yeux m'ont allumé d'une si forte flamme,
Que dans l'enfer d'amour, je sens brûler mon âme
Oui, c'est l'enfer d'amour, de ne posséder pas,
Celle pour qui je fais tous les jours mille hélas,
275 Et n'écoute non plus ce que je lui veux dire,
Que si ce n'était rien qu'un homme qui soupire,
Un Ragot peut-il bien près de toi soupirer,
Sans que tous ses soupirs te puissent pénétrer ?
Si tu ne te rends pas à mon sort déplorable,
280 Je te crois un objet du tout impénétrable.

LISETTE.

Ragotin, je n'ai pas pour toi le coeur si dur,
Pour ne te pas aimer, ton amour est trop pur.

BEATRIX.

Et toi, quel est l'objet pour qui ton coeur soupire ?

GUILLOT.

C'est toi, ma Béatrix, puisqu'il te le faut dire.
285 Je suis dans un état à ne te celer pas,
Que j'en tiens rudement pour tes friands appas ;
Oui, quand on aperçoit tous les charmes ensemble,
La plus ferme franchise en ce moment-là tremble,
Si bien que dans le temps que je me sens brûler,
290 Ma franchise aussitôt commence de trembler
Le froid et le chaud font une antipéristase,
Qui cause en ma personne une incommode extase,
Par où je sens former un tumulte en mon corps,
Qui tempête, ravage, et fait de tels efforts,
295 Qu'il rompt et brise tout jusques à mes membranes,
La suffocation offusque mes organes,
Et mon âme et mon corps par transpiration,
Veulent... enfin, je t'aime avecque passion.

Antipéristase : Action de deux qualités contraires, dont l'une excite la vigueur de l'autre. [L]

BEATRIX.

Que ton amour te fait dire de belles choses !

GUILLOT.

300 Ce sont les grands effets que produisent ces causes ;
Je laisse aux esprits bas à parler bassement,
Pour moi, je fais l'amour scientifiquement.

BEATRIX.

Moi qui n'ai point d'esprit, quelle réponse y faire.

GUILLOT.

Je t'en infuserai de la bonne manière.

BEATRIX.

305 Tu n'es qu'un babillard, va, ne me dis plus mot.

RAGOTIN.

Petite dulcinée, aimeras-tu Ragot ?
Tu ne me réponds rien, dis donc ?

LISETTE.

Hélas !

RAGOTIN.

Achève.

LISETTE.

Je crains bien de t'aimer, adieu.

RAGOTIN.

Le coeur me crève.

GUILLOT.

Et toi m'aimeras-tu, Béatrix mon souci !

BEATRIX.

310 Peut-être, adieu Guillot.

GUILLOT.

Le coeur me crève aussi.

ACTE II

SCÈNE I.

**Polixène, Aminte, Béatrix, Lisette, sortant
chacune de leur maison.**

POLIXENE.

Pour vous aller trouver, je sortais de chez nous.

AMINTE.

Et pour vous voir aussi je m'en allais chez vous,
Que vouliez-vous de moi ?

POLIXENE.

Vous faire confidence.

AMINTE.

315 Mon dessein était tel, parlez en assurance,
Vous savez que je suis un esprit fort discret.

POLIXENE.

320 Je voudrais bien avoir pu cacher mon secret ;
Mais hélas ! J'aurais beau ne le vouloir pas dire,
On le connaît assez lorsque mon cœur soupire ;
Et quand vous me voyez mettre un soupir au jour,
Vous pouvez bien juger qu'il ne vient que d'amour.

AMINTE.

Quel Amant, Polixène, a l'honneur de vous plaire ?

POLIXENE.

Je vous le dirais bien, mais...

AMINTE.

Dites.

POLIXENE.

Votre frère.

AMINTE.

325 Mon frère ! Quel bonheur ! Incomparable bien,
De voir que votre sort se trouve égal au mien !
Polixène, jugez quelle joie est la nôtre,
Mon frère est votre Amant, et j'aime aussi le vôtre.

POLIXENE.

Quoi, vous aimez mon frère ? Aminte, quel plaisir !

AMINTE.

Oui, votre frère, fait mon unique désir.

POLIXENE.

Le vôtre fait aussi toute mon espérance.

AMINTE.

330 Heureuses, si l'on peut faire cette alliance.
Mais je crois, que je vois venir mon frère ici.

POLIXENE.

C'est lui-même, et le mien avec lui vient aussi.

SCÈNE II.

**Polixène, Aminte, Clidamant, Lucidor,
Béatrix, Lisette, Ragotin.**

CLIDAMANT.

Oui, ma soeur est à vous, et sans doute mon père...

LUCIDOR.

Que je vais être heureux s'il ne m'est point contraire.

CLIDAMANT.

335 Je tiendrai sûrement votre amour à bonheur,
Mais puis-je, Lucidor, espérer votre soeur ?
Ah ! Si je possédais cette aimable personne,
Je serais plus content.

LUCIDOR.

De moi, je vous la donne,
Et mon père, je crois...

RAGOTIN.

340 Vous avez bon marché, c'est un marché donné.
Ce fait est terminé,

Marché donné : Se dit de quelque chose qu'on a eu à très bas prix. Fig. et en un autre sens, marché donné, avantage inespéré.

POLIXENE.

Mon frère, savez-vous si je veux qu'on me donne ?

CLIDAMANT.

Ne vous offensez pas, adorable personne,
Si l'on vous donne à moi, cessez votre courroux ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on me donne à vous,
345 Puisqu'il est assuré que notre destinée,
A déjà dans le Ciel conclu notre Hyménée.

LUCIDOR.

Vous fâchez-vous aussi, que l'on vous donne à moi ?

AMINTE.

Si j'ose devant vous, dire ce que j'en crois,
J'avouerai Lucidor, que je ne saurais taire,
350 Qu'on ne peut se fâcher contre ce qui sait plaire.

LUCIDOR.

Peut-on voir un bonheur...

RAGOTIN.

À quoi bon tant prêcher,
Depuis qu'elle veut bien rire sans se fâcher ?

LUCIDOR.

Tais-toi, double faquin.

CLIDAMANT, à Polixène.

Que faut-il que j'espère ?

POLIXENE.

Clidamant, vous pouvez là-dessus voir mon père,
355 L'honneur que je reçois me semble être si doux,
Que si j'étais à moi, je serais toute à vous.

CLIDAMANT.

Ô discours obligeant !

LUCIDOR.

Et vous, aimable Aminte,
Approuvez-vous le feu dont mon âme est atteinte.
Puis-je espérer qu'un jour...

AMINTE.

Voyez mon père aussi.
360 Mais j'entends quelque bruit, retirons-nous d'ici.

SCÈNE III.

Lucidor, Clidamant, Béatrix.

LUCIDOR s'en allant, dit à **Clidamant**.
Venez-vous ?

CLIDAMANT.
Je vous suis.

Après à Béatrix en l'arrêtant.
Fais près de ta Maîtresse,
Béatrix, que je puisse obtenir sa tendresse.

BEATRIX.
On vous aime, Monsieur.

SCÈNE IV.

Clidamant, Béatrix, Guillot.

GUILLOT, passant devant eux.
Je le sais bien, bonsoir.

CLIDAMANT.
Que veut dire ce sot ?

GUILLOT, repassant encor.
Adieu jusqu'au revoir.

BEATRIX.
365 Et bien, si tu t'en vas, Dieu te veuille conduire.

CLIDAMANT.
Parlez, Monsieur Guillot, dites, est-ce pour rire ?

GUILLOT.
Nenni, pour rire ? Nenni ; très humble serviteur.

CLIDAMANT, à **Guillot**.

Il tire sa bourse.
Tiens donc. Tiens Béatrix.

GUILLOT.
Elle vend son honneur,
Il n'est rien plus certain.

BEATRIX, s'en allant.

J'emploierai mon adresse,
370 À vous rendre service auprès de ma Maîtresse.

GUILLOT, revenant tout effaré.

Au voleur ! Arrêtez.

CLIDAMANT.

Qui te rend si surpris,
Dis donc.

GUILLOT.

Rien, avez-vous fait avec Béatrix ?

CLIDAMANT.

Oui, traître, j'ai tout fait ce que j'y voulais faire,
Pourquoi ?

GUILLOT.

Je sortirais de peur de vous distraire.

CLIDAMANT.

375 Et par quelle raison ?

GUILLOT.

Si chacun se mêlait
De faire sa besogne, ainsi qu'il le devrait,
Les Vaches bien souvent en seraient mieux gardées.

CLIDAMANT.

D'où te viennent maraud, ces fantasques idées ?
Me feras-tu toujours des contes d'animal ?
380 Je ne te dis rien, mais...

GUILLOT.

Mais chacun sent son mal ;
Monsieur, contentez-vous de voir votre Maîtresse
Et ne muguetez point celle que je caresse :
À ce que je puis voir, vous trouvez tout fort bon
Et Dame, et Demoiselle, et Suivante, et Souillon,
385 Vous mettez tout en oeuvre ; ah ! La peste, quel drôle !
Avecques ses douceurs comme il les affriole.
En leur disant mon coeur, tu n'as rien que de beau,
Il vous les fait venir donner dans le panneau ;
Mais ces beaux mots n'étant que des billevesées
390 Ces pauvres filles, sont des filles abusées.
Mon Maître, s'il vous plaît, rengainées vos douceurs,
Ne vous en servez plus, si ce n'est pour nos soeurs,
Si l'on m'a fait cocu, pour mon malheur, en herbe,
Il n'est pas de besoin que je le sois en gerbe.

Billevesées : se dit figurément des paroles ou des choses vaines, qui n'ont aucune apparence ni solidité. [F]

Mugueter : Faire le galant, le cajoleur, tâcher de se rendre agréable à une Dame. [F]

CLIDAMANT.

395 Pour la voir avec moi, tu te fâches, Guillot ?

GUILLOT.

Je ne trouve pas bon que vous me fassiez sot.

CLIDAMANT.

Crois-tu qu'elle soit fille à faire une sottise ?

GUILLOT.

Je ne sais, vous savez si bien comme on courtise,
Que malheureusement pour me faire enrager
400 Vous pourriez la réduire à l'heure du Berger ;
Mais je serais gâté, cela n'est rien qui vaille,
Parce qu'en me gâtant, vous gâteriez sa taille.
Et si j'allais après me charger de sa peau,
Ce serait épouser, et la vache et le veau.
405 Pardon, si vous lui parlez, j'ai conclu dans mon âme,
Qu'elle n'aura jamais l'honneur d'être ma femme.

On dit proverbialement, l'heure du berger, pour dire, l'heure favorable à un amant pour gagner sa maîtresse.
[F]

CLIDAMANT.

Bien loin que mon amour fasse du tort au tien,
Quand je lui parlerai, ce sera pour ton bien,
Et rien que pour toi seul...

GUILLOT.

Et qu'il ne vous déplaîse,
410 Vous vous embraseriez ainsi qu'une fournaise,
Dès que vous la verriez ; fi de votre entretien,
Celle qui vous verra, ne vaudra jamais rien.
Vous savez tellement comme on les attrape,
Qu'il est bien malaisé qu'aucune vous échappe :
415 Dès lors que vous prenez votre ton doucereux,
Vous les amadouez, vous emballez des mieux,
Et comme l'ennemi juré du mariage,
Vous n'avez d'autre but qu'au seul concubinage,
Vous savez si bien l'art de les persuader
420 Que vous leur en donnez bien souvent à garder.
D'abord qu'il se rencontre auprès d'une mignonne,
Il la couve des yeux, le drôle la mitonne,
Quand il voit à peu près qu'il a trouvé son fait,
Le galant sans façon plante là son piquet,
425 Et ne démord jamais d'auprès de la donzelle,
Que de son cher honneur il n'ait la cuisse ou l'aile.
Aussitôt qu'il a fait de l'honneur de Cloris,
Aux autres, me dit-il, Guillot, ceux-là sont pris.

CLIDAMANT.

Je ne sais pas pourquoi tu me donnes ce blâme.

GUILLOT.

430 Si Polixène n'est dans fort peu votre femme,
Qu'elle ne fasse pas trêve à tous vos discours,

Pour peu qu'elle se plaise à souffrir vos amours,
 Ne se mariant pas avecque vous en hâte,
 Je suis très assuré qu'il faudra qu'elle en tâte ;
 435 De sorte qu'une fille avec un peu d'honneur,
 Vous devrait épouser à votre abord, Monsieur :
 Car dès qu'elle vous parle, elle est d'amour émue.
 Ville qui parlemente est à demi rendue ;
 Et pour peu que la belle entende le jargon,
 440 On voit son pauvre honneur faire bientôt faux bond.
 Monsieur, cela ma foi, n'est point du tout honnête.
 Mais quoi ? Vous n'en ferez jamais qu'à votre tête.
 J'ai beau sur ce sujet vous donner des leçons,
 Tout ce que je vous dis, ce vous sont des chansons.
 445 Vous vous moquez de tout.

CLIDAMANT.

Ce faquin me fait rire
 Mais il faut demander l'objet de mon martyre,
 Je vais revenir ; vois si son père est ici.

GUILLOT.

Ne parlez plus au mien, au moins.

CLIDAMANT.

Non.

GUILLOT, il heurte à la porte de Boniface.

Grand-merci.

Boniface est-il là ?

SCÈNE V.

Guillot, Béatrix.

BEATRIX.

Non.

GUILLOT.

Bonne mijaurée !

450 Avez-vous été bien muguetée et fleurée ?
 Mon Maître vous a-t-il débité le fleuron ?
 Est-il dans votre coeur cet amant fanfaron ?
 Ce charmant Damoiseau ? Ce Dameret superbe ?
 Qui prétend sous le pied me couper bientôt l'herbe ?
 455 Coquine, vous savez fort bien l'art d'écouter,
 Quand le godelureau vient pour vous en conter ;
 Mais alors que Guillot vous dit qu'il vous adore,
 Vous le dédaignez caigne, et faites la pécore ;
 Il voit paraître en vous un certain air honteux,
 460 Vous faites la fâchée, et vous baissez les yeux,
 Comme si je n'étais pas de votre calibre ;
 Courtisez vos coquets, cela vous est fort libre :
 Je vous dirai pourtant sans me mettre en courroux,
 Qu'un homme comme moi, vaut un peu mieux que vous,

Mijaurée : En st. plaisant et moqueur, fille ou femme dont les manières sont ridicules et pleines d'afféterie. [FC]

Damaret : celui qui affecte trop de propreté, et qui veut paraître de bonne mine pour plaire aux Dames. [F]

Pécore : Bête, stupide qui a du mal à concevoir quelque chose. [F]

Coquet : se dit de celui qui fait le galant, qui cherche à plaire à plusieurs personnes. [FC]

Fleuron : Fleuron et fleurette s'est dit, par plaisanterie, pour fleurette simplement, au sens de propos galant. [L]

Godelureau : Jeune fanfaron, glorieux, pimpant et coquet qui se pique de galanterie, de bonne fortune auprès des femmes qui est toujours bien propre et bien mis sans avoir signifié autrefois chienné. Il ne se dit plus que par injure à des femmes qu'on veut taxer d'infâme prostitution. [F]

Muguet : En style famil. et plaisant, galant auprès des Dames ; recherché dans sa parure. [FC]

465 Madame la friponne, ou pour mieux dire gueuse ;
 Vous me portez bien l'air d'une franche coureuse,
 Pour aller bien souvent en carrosse à cinq sous,
 Et tâcher d'attirer quelques muguets à vous :
 Pour peu que vous alliez en ces lieux en voyage,
 470 Qui sait si mon honneur fera bientôt naufrage.

Carosse à cinq sous : Premier transport en commun urbain économique. Chevalier a écrit une comédie "L'Intrigue des Carosses à cinq sous" en 1663.

BEATRIX.

Ah, ah, monsieur Guillot, vous êtes donc jaloux ?
 Vraiment j'en suis fâchée, et pour l'amour de vous.
 Et je ne croyais pas que votre humeur jalouse,
 M'osât traiter ainsi sans être votre épouse.
 475 Si j'étais mariée avec vous, le beau fils,
 Ayant pouvoir sur moi vous feriez donc bien pis.
 Certes le beau garçon, vous êtes admirable !
 Vous vous fâchez Amant ; mari, vous seriez diable.
 Vous deviez mieux cacher votre méchante humeur ;
 480 Un Amant ne plaît pas quand il fait le Censeur ;
 Lorsqu'il se voit entrer la jalousie en l'âme,
 Il ne se doit jamais charger d'aucune femme ;
 Gardez donc bien d'en prendre, afin d'être content,
 Car vous pourriez porter ce que vous craignez tant.
 485 Quand vous pensez tenir une femme captive,
 Tout ce que vous craignez bien souvent vous arrive.
 Vous avez beau veiller dessus ses actions,
 On appelle cela, vaines précautions.
 Vous savez que je suis de manière Coquette ?
 490 Que je prends grand plaisir alors que je caquette
 Que j'aime le Galant quand il cajole bien ;
 Vous savez bien aussi que je ne permets rien,
 Et que si je voulais écouter leur fredaine,
 Je crois sans vanité, que j'en vaudrais bien la peine.
 495 Mais puisque sans sujet vous êtes si jaloux,
 Vous ne me servirez ni d'Amant ni d'Époux.

GUILLOT.

Non, mon petit tendron, ma Pouponne, ma Belle,
 Tu dois peu te fâcher lorsque je te querelle ;
 Si j'ai paru jaloux, c'est par trop d'amitié ;
 500 Mon Fanfan, vois Guillot, il te fera pitié.
 Va raccommodez-nous, ne soyons plus en grogne,
 Ne suis-je pas bien fait, considère ma trogne ?
 Aime-moi, me voyant pour toi bouffi d'amour.
 Tandis que je suis jeune, et beau comme un bonjour,
 505 Comme je suis gaillard, que tu parais gaillarde,
 Nous ferons des enfants d'une humeur égrillarde ;
 Tu me diras mon coeur, je te dirai m'amour ;
 Nous nous en conterons et la nuit et le jour ;
 Nous chercherons aux champs quelque place déserte,
 510 Où nous nous donnerons tous deux la cotte-verte ;
 Que nous prendrons souvent d'agréables ébats !
 Que de Guillots viendront qui ne s'en doutent pas !
 Ma petite Dondon, que je te crois féconde !
 Que je te crois savante à bien peupler le monde !
 515 Et que je me sens homme à m'en acquitter bien,
 Pour peu que ton amour veuille répondre au mien !
 Tu ne me réponds rien, dis-moi donc que t'en semble,

Egrillard : Qui a quelque chose d'un peu trop gaillard. [L]

Gaillard : Qui a un caractère de vaillance et de hardiesse. [L]

Cotte-verte : Fig. Donner la cotte verte, jeter une fille sur l'herbe en folâtrant avec elle. [F]

RAGOTIN, de l'endroit où il est caché.

Voyez donc les vieux traîtres.

BONIFACE.

535 Policarpe mon cher, que je suis amoureux !

POLICARPE.

Faisons venir ici les objets de nos vœux.

BONIFACE.

C'est bien dit, voyons-les, j'en meurs d'impatience.

POLICARPE.

Je suis pour Polixène en égale souffrance.

BONIFACE.

540 Je la vais appeler, Polixène, venez.
Je vous veux marier.

SCÈNE VIII.

**Polixène, Policarpe, Boniface, Guillot et
Ragotin, cachés.**

POLIXENE.

Ô moments fortunés,
Quoi vous me marieriez ! Mais avec qui mon Père ?

BONIFACE.

Avec un homme enfin capable de te plaire,
De conduite, de cœur, d'esprit fort enjoué,
Aimable, libéral, digne d'être loué.

POLIXENE.

545 Si c'était Clidamant que je serais heureuse !

BONIFACE.

Enfin, je n'ai point vu d'Âme si généreuse !

POLIXENE, à part, apercevant le Père de Clidamant.

Sans doute que c'est lui, que mes sens sont ravis !
Le Père vient exprès me parler pour son Fils.

POLICARPE.

550 Avec permission de Monsieur votre Père,
Cet Amant pourrait-il avoir l'heure de vous plaire,
Ayant de jugement et d'esprit bien muni,
Le gousset d'argent passablement garni,

Pour faire comme il faut aller votre cuisine ?
Bien fait de sa personne, homme de bonne mine,
555 Il vous fera passer d'agréables moments,
Il sait fort bien jouer de tous les instruments ;
D'entretien merveilleux, qui danse comme un drôle.
Et qui sait à ravir passer la cabriole ?
Homme digne, en un mot, d'être sous votre loi.

Capriole : Terme de danse. Nom générique de tous les sauts, et surtout de ceux où les jambes battent l'une contre l'autre. Les entrechats sont des cabrioles. [L]

POLIXENE, impatiente de savoir qui c'est.
560 Mais Monsieur, quel est-il ?

POLICARPE.

Vous saurez que c'est moi.

POLIXENE, surprise.

Justes Dieux !

BONIFACE.

Ah ! Ma Fille, es-tu pas trop heureuse ?

POLIXENE, s'en allant froidement.

Mon Père, j'ai fait voeu d'être Religieuse.

BONIFACE.

Quoi friponne ! Est-ce ainsi qu'on reçoit un Amant,
Et que l'on obéit à mon commandement ?
565 Est-ce là profiter ainsi que tu dois faire,
De tous les bons conseils qui te viennent d'un Père.
Mais m'ayant su déplaire, et l'ayant bien voulu
Tu t'en repentiras, après m'avoir déplu.
Je sais bien les moyens dont il te faut réduire.

POLICARPE.

570 Ne vous emportez pas, cela pourrait vous nuire,
Vous la prenez peut-être en de mauvais moments,
Qui font qu'elle ne peut suivre vos sentiments ;
Mais appelons Aminte, elle est obéissante,
Humble, souple, et ne fait que ce qui me contente,
575 Et n'a point tant de joie et de félicités,
Qu'au moment qu'elle peut suivre mes volontés.
Et vous l'allez bien voir ; Aminte ! Holà ! Ma Fille !

SCÈNE IX.

Aminte, Policarpe, Boniface, Guillot et Ragotin, cachés.

AMINTE.

Plaît-il, mon Père ?

POLICARPE.

Il faut croître notre Famille,
Je te donne un mari qui vaut son pesant d'or.
580 Vois-tu cet homme-là ?

AMINTE.

Ce sera Lucidor,
Il n'est plus rien certain, car j'aperçois son Père.

BONIFACE.

Beauté dont le mérite est extraordinaire,
Je viens pour vous offrir un homme merveilleux,
Un homme digne enfin de paraître à vos yeux ;
585 Un homme qui sait bien comme il faut que l'on aime,
Et de qui la richesse est tout à fait extrême ;
Un homme qui n'est point un batteur de pavé ;
Un Homme qu'on peut dire, être un homme achevé ;
Adroit, gaillard, dispos ; enfin c'est un tel homme,
590 Qu'il n'a point son pareil d'ici jusques à Rome.

Batteur de pavé : Battre le pavé, aller et venir sans but, sans occupation. Un batteur de pavé, un fainéant, un vagabond, qui n'a d'autre emploi que de se promener. [L]

AMINTE, impatiente de savoir qui c'est.

Quel peut-être, Monsieur, cet homme si parfait ?

BONIFACE.

C'est moi-même, voyez, ne suis-je pas bien fait ?

AMINTE, surprise.

Dieux !

POLICARPE, à Aminte.

Que vous allez faire ensemble un bon ménage !

AMINTE, s'en allant froidement.

Mon père, excusez-moi, je ne suis pas en âge.

POLICARPE.

595 Est-ce là m'obéir ? Ô cerveau démonté !

BONIFACE, en dérision.

Elle n'est pas encore en sa maturité.

POLICARPE.

Ah Ciel ! Quelle insensée !

BONIFACE, en dérision.

Elle est obéissante,
Humble, souple, et ne fait que ce qui vous contente,
Et n'a point tant de joie et de félicités,
600 Qu'au moment qu'elle peut suivre vos volontés ;
Ne nous reprochons rien, s'il vous plaît l'un à l'autre,
Car ma Fille obéit aussi bien que la vôtre :
Mais cependant ami, nous sommes amoureux,
Que diable ferons ? nous pour contenter nos feux ?

POLICARPE.

605 Ce qu'il faut faire, il faut, sans nul autre mystère
Aller chez les Contrats pour passer le Notaire ;
Ces moyens nous mettront bientôt hors d'embarras

BONIFACE.

Dites chez le Notaire, et non chez les Contrats.
Je crois que vous avez la cervelle en écharpe.

POLICARPE.

610 Il est vrai, j'extravague, ô pauvre Policarpe !
L'amour a tellement mes esprits étourdis
Que la raison n'est plus en tout ce que je dis.
Enfin, c'est le plus court d'aller chez le Notaire.

BONIFACE.

615 Allons donc promptement terminer cette affaire,
Mais avant que partir enfermons-les si bien,
Qu'elles ne sortent point que par notre moyen.

Ils s'en vont.

SCÈNE X.

**Guillot, Ragotin, sortant d'où ils étaient
cachés.**

GUILLOT.

Pouvait-il arriver un plus fâcheux désastre ?

RAGOTIN.

Nos deux Maîtres sont nés sous un malheureux Astre ?

GUILLOT.

Qui l'aurait jamais cru ! Voyez les vieux Sorciers.

RAGOTIN.

620 Les traîtres sont brûlants ainsi que des brasiers.

GUILLOT.

Mais sans nous amuser à blâmer ces vieux Reîtres,
Allons tout de ce pas en avertir nos Maîtres.

ACTE III

SCÈNE I.

**Clidamant et Guillot, sortent chacun d'un côté
du Théâtre.**

GUILLOT, rencontrant Clidamant.

Je vous ai tant cherché que je vous vois paraître.

CLIDAMANT.

Et bien, que me veux-tu ?

GUILLOT.

Tout est perdu, mon Maître.

CLIDAMANT.

625 Tout est perdu ! D'où vient ? Mon amour va-t-il mal ?

GUILLOT.

Que trop, Monsieur.

CLIDAMANT.

Comment ?

GUILLOT.

Vous avez un Rival.

CLIDAMANT.

Un Rival !

GUILLOT.

Un Rival ; et qui ne vous craint guère,
Et si vous m'en croyez, loin d'en être en colère
Vous chercherez ailleurs à pousser votre amour,
630 Car ce Rival vous va jouer d'un mauvais tour.

CLIDAMANT.

Il n'est point de Rival dans mon amour extrême,
Qui puisse m'arracher le digne Objet que j'aime.

Je m'en vais le chercher ce Rival dangereux,
Et nous verrons après qui l'aura de nous deux ;
635 Il saura ce que c'est qu'irriter ma colère.

GUILLOT.

Ô le joli Garçon qui veut tuer son Père !

CLIDAMANT.

Mon Père ! Que dis-tu ? Quel malheur est le mien !

GUILLOT.

Ce que je dis ? Je dis que cela ne vaut rien.

CLIDAMANT.

Mon Père mon Rival ! Ah ! Quel coup de tonnerre !

GUILLOT.

640 À la paternité livrez-vous la guerre ?

CLIDAMANT.

Que le Ciel ne m'a t-il plutôt privé du jour.

GUILLOT.

Sans souhaiter la mort, renvoyez votre amour,
Et sans faire en ces lieux, tant de cris lamentables,
Renvoyez la Maîtresse à tous les mille diables.

CLIDAMANT.

645 Peut-on voir dans le monde un plus fâcheux succès ?

GUILLOT.

On permet de crier à qui perd son procès.
Mais êtes-vous le seul où le malheur abonde,
Et votre affliction est-elle sans seconde ?
Sachez que Lucidor votre meilleur ami,
650 N'est pas non plus que vous malheureux à demi ;
Son sort étant pour lui devenu si contraire,
Que comme vous il est le Rival de son Père.

CLIDAMANT.

Son Père, me dis-tu, recherche aussi ma soeur ?

GUILLOT.

Monsieur, ce vieux Barbon lui conte aussi douceur.
655 À tous ces embarras, que prétendez-vous faire ?

CLIDAMANT.

Mourir, si je n'ai pas l'objet qui m'a su plaire.

GUILLOT.

Si c'est là votre but, tenez-vous donc pour mort :
Mais la mort, est, Monsieur, un chétif réconfort,

660 Et quand tous les malheurs s'entendraient pour nous suivre,
Il est beaucoup moins doux de mourir que de vivre.

CLIDAMANT.

Il est vrai, mais est-il un remède en ceci ?

GUILLOT.

Vous auriez grand besoin qu'un diable en prit souci.
Que ne suis-je Sorcier ? Mais las, je suis bien traître
De faire un tel souhait pour obliger mon Maître.

CLIDAMANT.

665 Ah ! Je ne voudrais pas ton service à ce prix,
Mais ton esprit passant tous les autres esprits,
Tu peux bien empêcher avecque ton adresse,
Que mon Père aujourd'hui n'épouse ma maîtresse.

GUILLOT.

670 Et s'il sait qu'avec vous je me sois concerté,
Et qu'il tombe sur moi quelque incommodité,
Pour salaire, j'aurai, Je plains ton infortune,
Il t'en devait de deux, il t'en a donné d'une ;
Mais de cela Guillot, il te faut consoler,
Serai-je bien guéri de ces contes en l'air ?

CLIDAMANT.

675 Ne crains point ce malheur, j'en répons sur ma vie.

GUILLOT.

680 En ce cas je vous sers, et j'en brûle d'envie ;
Mais, à condition que Messieurs vos esprits,
Ne s'ébaudiront plus auprès de Béatrix,
Que vous me laisserez ma femme toute entière
Sans lui parler jamais en aucune manière ;
Vous allez en amour plus vite qu'au galop ;
Chacun le sien, dit-on, Monsieur, ce n'est pas trop :
Aimez votre moitié d'une ardeur violente ;
685 Mais laissez, s'il vous plaît, en repos sa suivante,
Car vous êtes un homme à me faire un affront,
Qui me serait sensible aussi bien qu'à mon front.

CLIDAMANT.

Cher Guillot, ne crains rien.

GUILLOT.

690 Il faut que je vous serve,
Et je suis tout à vous, sans aucune réserve ;
Mais il faut se hâter, car nos grisons hideux,
Sont allés s'assurer des objets de leurs feux,
Et sont présentement tous deux chez un notaire,
À passer deux Contrats qui ne vous plairont guère.

CLIDAMANT.

Ô malheur ! Mais dis-moi, comment t'y prendras-tu ?

GUILLOT.

695 Alors qu'il faut fourber j'ai bien de la vertu,
Ne soyez plus chagrin, je sais bien les manières,
Au bonhomme dans peu de tailler des croupières ;
S'il croit de votre objet faire bientôt son bien,
Qu'il ferme bien la main, disant qu'il ne tient rien.
700 Monsieur, je veux ma foi, devenir bas d'estame,
Si devant qu'il soit nuit, vous n'avez votre femme.
Mais j'aperçois venir notre autre langoureux,
Et bien, ne voilà pas deux hommes bien chanceux ?

Tailler des croupières : Fig. Malmener
quelqu'un, lui susciter des embarras.
[L]

Fourber : Tromper adroitement,
finement. Ceux qui agissent avec
sincérité, sont ceux qu'on fourbe le
plus aisément. [F]

Estame : Laine tricotée avec des
aiguilles. On fait des bas d'estame,
des gants, des chemisettes, des
bonnets, etc. [F]

SCÈNE II.

Clidamant, Lucidor, Guillot, Ragotin.

LUCIDOR.

Ah ! Trop parfait ami, sais-tu quelle est ma peine ?

CLIDAMANT.

705 Guillot m'a tout appris, et j'en suis à la gêne ;
Mais as-tu su la mienne ?

LUCIDOR.

Oui, mon cher Clidamant,
Ragotin m'a tout dit, et c'est tout mon tourment.
Ah ! Que j'ai de douleurs.

CLIDAMANT.

Ah que j'ai de tristesses !

LUCIDOR.

Ah ! Mon cher Clidamant, perdrons-nous nos Maîtresses ?

GUILLOT.

710 Ah ! Messieurs les crieurs, vous criez là du ton,
D'un aveugle qui vient de perdre son bâton !
Ah que je suis à plaindre ! Ah malheur incroyable
S'il ne tient qu'à crier, je crierai comme un diable.
Mais quand nous pousserions des cris jusques aux Cieux
Dites-moi, votre affaire en irait-elle mieux ?

CLIDAMANT.

715 Non.

GUILLOT.

Ne criez donc plus ; songez au nécessaire ;
Et puisque vos deux soeurs pour vous veulent tout faire,
Que vous êtes certains qu'elles aimeront mieux
Vous avoir, que d'avoir vos rivaux chassieux,
Malgré ce qu'ils feront pour vous ôter vos belles,
720 Je prétends aujourd'hui vous livrer vos femelles
Faisant ce que je dis, vous voyez par mon stec,
Que nos Barbons n'auront qu'à s'en torcher le bec.
Je veux être pendu si je ne les enlève.

Chassieux : Qui a de la chassie,
Humeur onctueuse et jaunâtre sécrétée
sur le bord de chaque paupière par les
glandes de Meibomius. [L]

Bec : Fig. et populairement. Il n'a qu'à
s'en torcher le bec, il ne doit pas
compter sur ce qu'il désire. [L]

| Stec : terme non identifié.

RAGOTIN.

Voilà tout justement le chemin de la Grève.
725 Mais dis-moi donc, comment pouvoir faire ce tour,
Leur porte étant fermée et la nuit et le jour ?
Tu sais que chacun d'eux sa fille cadenasse,
En étant plus jaloux qu'un gueux de sa besace ?
Joint qu'ils ne donnent pas seulement à leurs fils,
730 La liberté d'entrer sans eux dans leurs logis.
Qu'ils sont même jaloux d'y voir entrer les ombres ;
Que prétends-tu donc faire en tous ces malencombres ?

| Malencombre : Événement fâcheux,
disgrâce. [L]

GUILLOT.

J'en saurai bien venir, te dis-je, à mon honneur,
Au métier de fourber je suis un grand Acteur :
735 Mais c'est trop raisonner, finissons ce langage,
Car je crois que j'entends nos vieux trouble-ménage.

CLIDAMANT, à Guillot.

Cher Guillot, je n'ai plus d'espérance qu'en toi.

GUILLOT.

Monsieur, ne dites mot, et laissez faire à moi.

LUCIDOR.

Ragot, à me servir, il y va de ta gloire.

RAGOTIN.

740 Ah ! Nous nous entendons comme larrons en foire,
Vous aurez dans ce soir vos Maîtresses en mains,
Laissez-nous seulement écouter leurs desseins.

Ils se retirent en un coin du Théâtre.

SCÈNE III.

[Les mêmes, cachés,] Policarpe, Boniface.

POLICARPE.

Enfin nos deux Contrats sont en fort bonne forme,
Allons nous marier.

GUILLOT, du coin du Théâtre où il est.

Attendez-moi sous l'orme,

745 Si c'est votre dessein de les prendre d'assaut,
Vous ne soufflerez point, rien ne sera trop chaud.

BONIFACE.

Tâchons donc, cher ami, pour contenter nos flammes,
De métamorphoser nos filles en nos femmes,
Il sera malaisé, car dans leur action,
750 Je n'ai rien vu pour nous tantôt qu'aversion,
Et je crois au discours que nous ont fait nos filles
Qu'elles nous ont donné notre sac et nos quilles ;
Mais quand elles devraient encor nous mépriser,
Il faut bon gré mal gré nous en faire épouser.

Donner à quelqu'un son sac et ses quilles : mettre quelqu'un dehors, s'en défaire. [L]

POLICARPE.

755 Chez un de nos amis menons-les, Boniface,
Là nous nous marierons sans qu'on nous embarrasse ;
Car dans notre logis nos fils s'y trouveraient,
Qui loin de nous aider nous en détourneraient,
Voyant bien que leurs soeurs n'en seraient pas contentes ;
760 Évitions donc, mon cher, ces choses mal plaisantes,
Outre que vous savez qu'on blâme les grisons,
Dès qu'ils prennent dessein d'épouser des tendrons :
Et si l'on découvrait avant le pot aux roses,
La honte nous ferait laisser là toutes choses.
765 Les Poètes du Pont-Neuf en feraient des Chansons,
Où nous serions bernés de toutes les façons ;
Si bien que l'on ferait par cette raillerie,
Une tache éternelle à toute notre vie.
Donc pour nous exempter d'un si funeste bruit,
770 Emménons-les d'abord que nous verrons la nuit,
Les tenant en nos mains bien et dument liées,
Jusqu'à ce qu'elles soient avec nous mariées ;
Lors nous serons heureux.

BONIFACE.

Dieu vous en veuille ouïr !

Enfin, cher Policarpe, il nous faut réjouir,
775 Requinquons-nous tous deux pour danser à la noce ;
Je ne suis pas si vieux, ni vous encore si rosse,
Que nous ne puissions plus nous donner du bon temps ;
Pour se bien divertir, vive les vieilles gens !

Rosse : Cheval sans force, sans vigueur. On dit proverbialement et figurément, qu'il n'est si bon cheval qui ne devienne rosse, pour dire, qu'il n'y a point d'homme si robuste, si vigoureux, ou d'un esprit si fort, qui ne s'affaiblisse par l'âge. [L]

Orme : Fig. Attendez-moi sous l'orme, se dit quand on donne un rendez-vous auquel on n'a pas dessein de se trouver. [L] Regnard a écrit une comédie avec cette expression en 1694.

Pat aux roses : On dit qu'un homme a découvert le pot aux roses, pour dire, qu'il a découvert le secret d'une affaire où il y avait de l'ordure. [F]

POLICARPE.

Faire la nique : Il ne se dit qu'en cette locution du style familier, faire la nique à... Mépriser ; se moquer, ne pas se soucier de... [FC]
Tricotet : Ancienne danse très vive. [L]

780 Nous en ferions encor la nique à la jeunesse,
Je prétends bien danser avec vous la Duchesse,
Les Branles, la Mignonne, et tous les Menuets,
La Courante à la Reine avec les Tricotets.

Branle : Espèce de danse. Le branle ou branle gai est le nom générique de toutes les danses où un ou deux danseurs conduisent tous les autres, qui répètent ce qu'ont fait les premiers. [L]

BONIFACE.

785 Quand même on nous croirait vieux comme était Hérode,
Je veux que nous dansions les danses à la mode,
Les Cinq-pas, la Guimbarde ont la vogue en ce temps ;
Et tous ces petits sauts qui font danser les Grands.
Mais il nous faut devant terminer nos affaires.

Populairement. Vieux comme Hérode, très vieux, très connu. Cela est vieux comme Hérode. Cette locution vient probablement de ce que Hérode le Grand a été dit aussi Hérode le Vieux, par rapport à ses descendants. [L]

POLICARPE.

Ah ! Nos plaisirs s'en vont être extraordinaires.

BONIFACE.

Entre chien et loup : À petit jour, le soir ou le matin, c'est-à-dire quand le jour est si sombre qu'on ne saurait distinguer un chien d'avec un loup. [L]

790 Il faut que nous fassions à présent notre coup,
Car nous voilà tantôt comme entre chien et loup ;
La nuit s'approche, allons.

Ils entrent chez eux.

SCÈNE IV.

Clidamant, Lucidor, Guillot, Ragotin.

CLIDAMANT, à Guillot.

Et bien, que faut-il faire ?

GUILLOT.

795 Il se faut préparer pour cette grande affaire,
J'ai dans mon Incamo, d'infailibles secrets,
Qui pour vous obliger s'en vont être tous prêts.
Mais il faut avertir Ragotin de la chose.

Incamo : terme non identifié. Possible rapprochement avec Incamérer qui consiste à rapprocher des terres au domaine de la chambre ecclésiastique. Ici, Incoma au figuré domaine privé

Il lui parle à l'oreille.

Va faire promptement cette métamorphose.

RAGOTIN.

Cela vaut fait, va-t'en.

GUILLOT, à son Maître.

Vous, tenez-vous au guet
Et vous verrez bientôt un admirable trait.

Ils vont prendre chacun un habit de femme.

SCÈNE V.
Clidamant, Lucidor.

CLIDAMANT.

800 Enfin, cher Lucidor, si nous l'en voulons croire,
Nous nous verrons bientôt au faite de la gloire.

LUCIDOR.

C'est-ce que nous devons à présent souhaiter ;
Ce qu'ils ont dit tantôt nous doit beaucoup flatter,
Que si l'on s'aperçoit que l'amour les enflamme,
805 Ils laisseront là tout de peur qu'on les en blâme
Et puis étant si vieux... Mais je les ois venir.

CLIDAMANT.

Nos gens viennent aussi.

SCÈNE VI.
Clidamant, Lucidor, Guillot et Ragotin,
déguisés en femmes, Policarpe et Boniface,
tenant chacun leurs filles avec une corde..

*Guillot et Ragotin, ont chacun une corde dont ils prennent les deux
bras que les vieillards ont de libres, et s'approchent près des
Maîtresses de leurs Maîtres.*

GUILLOT, parlant à son Maître.

Vos maux s'en vont finir,
Tenez-vous près de nous.

POLIXENE.

Mais mon Père à telle heure
Où m'allez-vous mener ?

BONIFACE.

Bien souper, ou je meure
Puis avec Policarpe après vous marier.

POLIXENE.

810 Qu'entends-je !

AMINTE, à son Père.

Je vous prie autant qu'on peut prier
Ne sortons point si tard, mon Père.

POLICARPE.

Enfin ma fille,

Je me suis engagé d'aller souper en Ville,
Où Boniface après doit être votre époux.

AMINTE.

Dieux !

RAGOTIN.

Ne vous fâchez point, Ragot est prêt de vous
815 Qui vous livre à son Maître, et vous sort d'esclavage.

*Il l'ôte de l'endroit où elle est attachée, et se met à sa place, et la
donne à son Maître. Guillot, en fait autant.*

GUILLOT, à Polixène.

Polixène, Guillot coupe votre cordage
Et mon Maître vous prend ; ne vous éloignez pas
Nous allons vous sortir de tous ces embarras.

BONIFACE.

Policarpe, est-ce vous ?

POLICARPE.

Oui, c'est moi, Boniface,
820 Tenez-vous votre fille ?

BONIFACE.

Oui.

POLICARPE.

La mienne me lasse,
À force de tirer, je n'ai plus de vigueur.

BONIFACE.

Hélas ! Qu'on a de peine à traîner son malheur.

GUILLOT, affectant une grosse voix.

Bon Papa, pourquoi donc me chantez-vous injure ?

BONIFACE.

Hay ! La voix de ma fille a changé de nature.

RAGOTIN.

825 Où me menez-vous donc, petit Papa mignon ?

POLICARPE.

Morbleu, la mienne aussi vient de changer de ton.
Mais quelque diable aussi n'a-t-il point pris leur forme,
Pour nous faire en ce lieu quelque malice énorme ?
Et ne serait-ce point ce maraud de Ragot ?
830 C'est lui-même, ah ! Coquin.

RAGOTIN.

Tire tire, Guillot.

POLICARPE.

Ne tire pas, sinon, point de miséricorde,
Je te vais assommer.

GUILLOT.

Ragot, tire la corde.

BONIFACE.

Traîtres, nous voulez-vous ici faire expirer ?

GUILLOT.

835 Nous allons en ce lieu tous deux vous démembrer
Si vous ne m'accordez ce que je vous demande,
Silence, s'il vous plaît, afin que l'on m'entende.
Je souhaite de vous par ces discours préfix,
Que vos filles enfin épousent vos deux fils.

Préfix : Qui est déterminé. [FC]

POLICARPE.

840 Nos filles ! Ah ! Faquin, qu'oses-tu nous prescrire ?
Tu mourras aujourd'hui.

GUILLOT.

Tire la corde, tire.

BONIFACE.

Ne tirez plus, nos os s'en vont se décharner.

RAGOTIN.

Ce n'est pas tout encor, il nous faut pardonner
Vos filles et vos fils, chacun et sa chacune,
Soyons tous bons amis, et vivons sans rancune.

POLICARPE.

845 Oui, nous vous pardonnons en présence des Cieux,
Qu'on les fasse venir ; ah ! Qu'on est malheureux
Et que l'on doit avoir de regret, ce me semble
Quand on est amoureux, et Vieillard tout ensemble.

SCÈNE VII.

**Clidamant, Lucidor, Policarpe, Boniface,
Guillot, Ragotin, Polixène, Aminte, Béatrix,
Lisette.**

CLIDAMANT, à son Père et à l'autre.

Ah ! Messieurs, se peut-il que vous nous donniez ?

POLIXENE.

850 Vos deux filles en pleurs se jettent à vos pieds.

BONIFACE.

Quoi que vous ayez fait du pis qu'on puisse faire,
Vous trouverez en nous des tendresses de Père.

GUILLOT.

Et nous, n'aurons-nous rien après avoir jeûné ?

CLIDAMANT.

De chacun leur objet leur soit aussi donné.

FIN

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRÂCE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, À nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévôts, leurs Lieutenants et tous autres nos Justiciers et Officiers qu'il appartiendra, Salut. Notre cher et bien amé GUILLAUME DE LUYNE, Marchand Libraire Juré en notre bonne Ville de Paris ; Nous a fait remontrer qu'il aurait depuis peu recouvré une Pièce de Théâtre, intitulé : Les Barbons Amoureux, qu'il désirerait faire imprimer ; mais craignant que quelqu'un ne voulut contrefaire son impression, et par ce moyen, il ne soit privé du fruit qu'il en pourrait retirer. Il nous aurait supplié très humblement lui octroyer nos Lettres, avec les défenses sur ce nécessaires. À CES CAUSES, désirant favorablement traiter ledit Exposant, lui avons permis et permettons par ces présentes de faire imprimer, lesdits Barbons Amoureux, en tel Volume, caractère, et autant de fois que bon lui semblera, vendre et débiter durant l'espace de cinq années, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer, pendant lequel temps, faisons très expresses inhibitions et défenses à tous Libraires et Imprimeurs de notre Royaume, de l'imprimer ou faire imprimer et vendre, sans le consentement dudit Exposant, à peine aux contrevenants de 1000 livres d'amende, applicable un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de notre bonne Ville de Paris, et l'autre tiers audit Exposant, de confiscation desdits exemplaires contrefaits, et de tous dépens dommages et intérêts, à la charge toutefois qu'avant d'exposer lesdits Livres en vente, il en sera mis deux exemplaires en notre Bibliothèque publique, un en celle de notre Cabinet en notre Château du Louvre, et en celle de notre très cher et féal, le Seigneur Séguier Chevalier, Chancelier de France, et à faute de rapporter ès mains du sieur grand Audiencier de France en quartier, un récépissé de notre Bibliothèque, et au sieur Chamoisy, commis par notredit Chancelier, un acte de la délivrance actuelles desdits exemplaires : Nous avons déclaré dès à présent la dite permission nulle ; et avons enjoint aux Syndics des Libraires et Imprimeurs de faire brûler tous les exemplaires qui auront été imprimés, sans avoir satisfait aux clauses portées par ces présentes. SI VOUS MANDONS, que par elles vous fassiez jouir et user ledit Exposant, et tous ceux qui auront droit de lui, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'ils y soient troublés ; Voulant qu'en mettant un extrait des présentes au commencement, ou à la fin de chacun Exemplaire, foi y soit ajoutée comme au présent original ; et au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire en exécution tous exploits nécessaires sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie et Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à S. Germain en laye, le 24. jour d'Août, l'an de grâce 1662. Et de notre Règne le 20. Signé par le Roi en son Conseil BELOT.

Registré dans Livre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de cette Ville de Paris, le 22. Septembre 1662. Suivant l'Arrêt de la Cour de Parlement, du 8. Avril 1653.

Signé DUBRAY syndic.

Et ledit DE LUYNE a fait part du Privilège ci-dessus, à GABRIEL QUINET, pour en jouir conjointement le temps porté par icelui.

Registré sur le livre de la Communauté, suivant l'Arrêt de la Cour. Signé E. MARTIN, Syndic.

Achevé d'imprimer le 26. Septembre 1662. Les Exemplaires ont été fournis.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, de même quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].